

espèce d'analyse, et cela nous va d'autant mieux que, l'exercice de notre libre arbitre nous étant interdit, nous avons contracté des habitudes de paresse intellectuelle qu'il serait trop cruel de déranger.

Nous sommes un peuple démocratique. La libre Amérique, en ouvrant à nos pères les vastes horizons de ses plaines immenses, les émancipait du joug féodal qui n'a jamais pu s'imposer ici.

Dès l'origine de la colonie, le colon se sentit libre. Il cessa d'être paysan pour s'appeler *habitant*, nom qu'il a conservé. A ce relèvement du niveau social des couches laborieuses est venu s'ajouter plus tard l'effacement et la disparition à peu près complète de la caste seigneuriale.

Le peuple canadien-français abandonné à lui-même après la cession est d'origine absolument plébéienne, et il devrait s'en faire gloire puisque cela prouve qu'il n'est pas issu d'une race de fainéants.

Les idées démocratiques sont celles qui conviennent à notre milieu, à notre continent, à notre siècle, à notre état de société. Ce sont aussi les idées vers lesquelles nous sommes le plus naturellement portés. Malheureusement les éducateurs du peuple sont restés *vieux régime*, et leurs tendances contre nature ont jeté sur ce fond démocratique une couche de détrempe aristocratique du plus grotesque effet.

A nos jeunes gens sortant des collèges, à nos jeunes filles sortant des couvents surtout, il faut des rois, des princes, des ducs, des seigneurs, des titres et toute la ribamballe des vaines appellations destinées à représenter le mérite absent.

Dans un pays où il ne devrait y avoir, où il n'y a réellement pas d'autre aristocratie que celle du mérite, il est ridicule au suprême degré de voir les gens se passionner pour tout ce qui représente les honneurs de convention ; mais ce qui est encore bien plus risible, c'est le spectacle offert par les divers groupes de parvenus plus ou moins enrichis et plus ou moins déniaisés, qui voudraient diviser la population en une vingtaine de castes différentes, dont la plus haute pourrait encore recevoir des leçons de savoir-vivre de la part d'un ouvrier bien élevé.

Encore, si l'on se contentait de cela, mais une fois lancé dans cette voie il n'y a pas de raison pour que l'on s'arrête, et, en y regardant de bien près, on s'apercevrait que les groupes eux-mêmes se subdivisent en autant de classes qu'ils contiennent d'individus.

Chez l'individu même il y a perturbation de la hiérarchie des membres, au point que la domination semble appartenir aux appétits plutôt qu'à l'intelligence, principe dont l'application se retrouve du reste dans tous les groupements conventionnels de notre société.

Dans une de nos réunions mondaines, où tout ce qu'il y avait de plus *select* avait été convié au moyen d'un procédé de sélection particulier à notre pays, j'entendais quelques-unes de mes jeunes et gentilles compatriotes se faire part de leurs impressions.

— M. X..., disait l'une d'elles, n'appartient pas à notre monde. Je suis obligée de lui faire bonne mine ici, mais lorsque je le rencontre *sur* la rue je fais semblant de ne pas le voir.

Remarquez que M. X... est un homme réellement distingué que sa mauvaise étoile ou la tyrannie des conventions sociales avait fourvoyé dans ce milieu beaucoup plus hétéroclite que choisi.

Il m'en coûte de le dire, mais ma franchise m'oblige à le déclarer : mes gentilles concitoyennes sont responsables de ces ridicules distinctions sociales.

Je comprends le classement basé sur les tendances, les aspirations et les affinités ; je ne saurais admettre que des personnes intelligentes puissent battre froid à un homme bien élevé, distingué par son talent, sous prétexte que certains imbéciles, chargés, on n'a jamais su pourquoi ni par qui, d'assigner à chacun son rôle dans une société de gueux revêtus, ont négligé de lui donner ses lettres de naturalisation dans le royaume de la haute gomme.

On sait avec quel empressement quelques-unes de nos canadiennes se sont emparées des officiers des navires français qui nous ont visités l'été dernier. Elles ont manqué de tact au point qu'il a fallu leur dire leur fait. Croyez-vous que cela les ait corrigées ? Pas le moins du monde.

C'est que, voyez-vous, l'éducation est mauvaise. On leur apprend beaucoup à minauder, à *flirter*, à faire à tous les hommes distingués ou prétendus tels des compliments à désarçonner les plus résolus.

Elles sortent du couvent, les chères petites, la tête bourrée d'idées romanesques.

Il leur faut de la grandeur, n'en fût-il plus au monde. Elles sont de taille à créer des comtes et des barons pour le plaisir d'en avoir à leurs pieds.

Or, le pays n'a pas de noblesse titrée. En cherchant bien on pourrait peut-être trouver quelques individus possédant la noblesse de caractère, la seule réelle, la seule qui mérite le respect. Celle-ci ne compte pas.

Ce qu'il faut c'est du clinquant, c'est du bruit, c'est du panache. Tous les brimboriens, colifichets et marques de distinction extorquées ou méritées, tout ce qui tranche sur la monotonie de la simple honnêteté, tout ce qui sort du commun, uniforme ou soutane, tire l'œil à nos expensionnaires avides de rêves, d'illusions, de romanesque et de coquetteries propres à satisfaire l'incommensurable variété qui germe au fond de leurs jeunes cervelles.

Mon article est déjà long. J'avais plusieurs faits à vous citer. Ce sera pour une autre fois. Je reviendrai peut-être à la charge pour conseiller à mes jeunes amies de se défier des fausses idées qu'une éducation encore plus fausse leur a inculquées.

UN DÉMOCRATE.

Du *Courrier du Canada* :

M. le Chanoine Bruchési, de Montréal, assiste aux débats de l'Assemblée Législative, dans la galerie des Conseillers Législatifs.

Voilà qui est grave, très grave !

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la notice bibliographique que nous publions en dernière page. On peut s'abonner à *l'Art* en s'adressant à la maison Beauchemin et Fils, Montréal.